

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La fête est proche

Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, Éditions de l'Olivier, 2012, 248 p.

David Turgeon

Numéro 301, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69931ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Turgeon, D. (2013). Compte rendu de [La fête est proche / Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, Éditions de l'Olivier, 2012, 248 p.] *Liberté*, (301), 42–42.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La fête est proche

Féerie générale, ou le rassemblement au milieu des ruines

DAVID TURGEON

ON VOUS AURA PRÉSENTÉ *Féerie générale* (Prix Médicis 2012) comme un livre atypique, éclaté, étrange, peut-être même aura-t-on émis quelques doutes sur la pertinence de le qualifier de roman.

Le dernier ouvrage d'Emmanuelle Pireyre est pourtant un de ces rares textes en phase avec son temps, appréhendant avec entrain notre univers tel qu'il est, s'affairant, l'air de rien, à réenchanter le monde postmoderne. Et ce sont les autres livres qui nous semblent alors anachroniques, hors du coup.

Il faut dire que nous, les postmodernes, ne sommes pas toujours très à l'aise avec notre époque. Nous savons bien que tout est relatif, que nous ne pouvons plus compter sur nos anciens repères, mais pourtant nous aimerions, de temps à autre, discrètement, recourir à une bonne vieille généralisation grandiloquente, rassembler d'un bon coup de rhétorique toute une catégorie abstraite : un *peuple*, une *culture*, une *langue*, allez savoir. Mais nous nous retenons, parce que nous savons que *nous* est un mot complexe, difficile, sournois ; que *nous* contient toujours, fatalement, bien des choses qui sont en dehors de nous, et même, dirait-on, des choses qui nous échappent.

Nous venons après une époque, le modernisme, qui ne nous a pas laissé grand-chose pour nous occuper. Aujourd'hui, plus de grandes guerres, plus de grands mouvements, plus de grands récits, plus de grandes

controverses ; seulement des conflits larvés, des addenda discrets, des fragments éparés, de vagues remises en question qui ne mènent à rien. Nous savons bien pourtant qu'il n'était pas viable, ce modernisme tapageur d'où nous avons émergé de peine et de misère. Nous participons volontiers à ses commémorations, nous lui assurons d'un œil plein de sollicitude (il est facilement inquiet) que nous ne l'oublierons pas, qu'il aura droit aux honneurs. Mais dans le secret, nous nous disons parfois, ingrats, que nous en avons assez du modernisme, qu'il est temps de passer à autre chose.

Et pour y arriver, nous bavardons avec nos pairs, nous commentons, nous partageons, bref nous faisons comme dans *Jacques le fataliste* avec nos anecdotes, nos faits, nos théories. Nos Jacques ne sont pas comme au temps de Diderot, purement autodidactes ; les nôtres ont des diplômes, ils ont lu des manuels de sociologie, ils ont écrit des thèses, thèses avalisées ensuite par des maîtres qui laissent passer un peu toutes les idées qui leur sont proposées – parce qu'au fond *on ne sait pas*. Nous tissons de longs paragraphes coiffés d'intertitres à l'allure parfaitement sérieuse, dans lesquels

nous citons, citons, citons, et secrètement plagions (toujours plagier un peu), et pour faire tenir tout ça : nous

pastichons, prétendons, faisons semblant, nous ne prenons rien trop au sérieux. Nous sommes péremptoirs sachant que nous n'avons pas raison, nous espérons que notre interlocuteur comprenne le sens secret de notre attitude péremptoire, et qu'il rebondisse sur cette attitude, qu'il en fasse quelque chose de plus péremptoire encore – que le jeu continue. Et si, au fil de nos arguments, nous en venons à avoir raison, ce sera par accident, nous en serons sincèrement étonnés, nous nous en excuserons presque, nous saurons que ça ne durera pas.

Et à ce jeu, nous devons reconnaître qu'Emmanuelle Pireyre est particulièrement habile. On dirait que ça l'amuse, de filer des théories (comme on disait autrefois des métaphores), de les tisser dans un même réseau, de créer de nouveaux diagrammes de Venn à partir de catégories qui ne vont pas d'emblée ensemble ; et même de faire apparaître, à travers tout ça, des choses qu'on n'avait pas encore vues, en tout cas pas de cette manière. Emmanuelle Pireyre, elle vous invente un lien entre la finance, la peinture équestre et les otaku tueurs en série

(pour ne résumer que le premier chapitre de *Féerie générale*). Et puis elle clique sur ce lien et quelque chose en surgit, quelque chose qui n'est pas pourtant une rencontre surréaliste : le parapluie se casse au premier coup de vent (saleté de truc), la machine à coudre est opérée par un enfant indonésien sous-payé (indignez-vous !), et la table de dissection est en réalité un bureau bien ordinaire où l'on pose son *laptop* ouvert sur un Facebook grouillant de chats, de bébés et de théories du complot.

Il faut dire que nous, les postmodernes, ne sommes pas toujours très à l'aise avec notre époque.

Emmanuelle Pireyre se souvient peut-être que Jean Paulhan, dans les *Fleurs de Tarbes*, affirmait que la littérature est un combat perpétuel entre la Rhétorique et la Terreur, jamais vraiment résolu, mais qu'on doit mener coûte que coûte, et peu importe de quel côté. Sauf qu'aujourd'hui, on ne sait plus vraiment ce que c'est que d'être d'avant-garde (donc terroriste), on ne sait plus vraiment non plus s'il existe encore un classicisme qui puisse se dire « rhétoricien », et puis, que reste-t-il de la rhétorique, puisqu'on ne l'enseigne plus dans nos écoles ?

En conséquence, nos romans postmodernes sont un peu cassés, ils folâtraient sans rien promettre, leur ligne narrative n'est plus tellement fiable. Ils ne portent pourtant pas les marques du roman formaliste d'antan : ils n'ont rien d'une clinique ou d'un laboratoire, ils ressemblent plutôt à ce grand forum aux marches effritées par le temps, ou bien à la simple terrasse d'un café où passent les amis le temps d'une conversation parfois riche, parfois banale. C'est en ces endroits-là que nous, postmodernes légèrement récalcitrants, trouvons le sel de notre époque. Nous faisons des confettis des débris des temps passés, nous trouvons la fête dans la contemplation d'un réel devenu spectacle, redevenu réel, redevenu spectacle. Et nous nous retrouvons dans cette charmante et ingénieuse *Féerie générale*, fête incarnée en ces mots qui disent ce que nous sommes inquiets mais émerveillés derrière nos écrans ou en pleine rue, avec nos semblables. Les mots qui, bizarrement, disent *nous*. **L**

Emmanuelle Pireyre, *Féerie générale*, Éditions de l'Olivier, 2012, 248 p.